

Jacques Delatour

Le Fust et ses Fusteries

L'herbe pousse dans la cour, le portail de fer est un peu rouillé et l'escalier est toujours aussi gris et malaisé. Au second, on débouche sur un espace haut de plafond, un peu noirci par un récent incendie, où s'entassent pêle-mêle les " trésors ", papiers, photos, tissus, boîtes, masques, ficelles, bouts de bois, baleines de parapluie. On vous accueille avec le sourire. J'avais quitté, il y a dix ans, le Fust en partie installé dans le nouveau Temple rénové. Je retrouve ses ateliers là où je les avais laissés.

Le Fust d'Emilie Valantin qui s'est produit dans le monde entier à Zagreb et à Galway, en Colombie et en Inde, au Pakistan et en Islande, le Fust qui a créé et donné vie à des centaines de marionnettes - dont certaines sont exposées à New Delhi ou Bogota (ça fait tout drôle de lire à Bogota dans une vitrine : Théâtre du Fust, Montélimar, France !), le Fust fait partie, au même titre que le nougat –qu'il me pardonne cette assimilation– du patrimoine montilien et drômois.



Emilie Valantin à l'Odéon en 1995
(cliché Daniel Frison)



Des racines lyonnaises et drômoises

Quand on se penche sur le passé d'Emilie Valantin, **une date se détache des autres** : 1975. Emilie Valantin quitte alors Lyon et l'enseignement pour Montélimar et les marionnettes. Pourquoi diable ce choix ? Je me souviens d'un de ces exposés d'agrégé sur le poète anglais Thomson où — tout en me moquant intérieurement de moi — j'expliquais sérieusement que si Thomson parlait si bien des arbres et des petits oiseaux, c'est que son arrière-grand-père était jardinier. Et pourtant, je ne peux éviter d'interroger Emilie Valantin sur ses racines. Et elles ne sont pas du tout neutres ; **Emilie Valantin a passé son enfance et son adolescence dans la ville de Guignol et Gnafron, à Lyon** ; son père était artisan ébéniste et sa mère institutrice.

Non seulement elle a eu le bonheur d'aller avec sa grand-mère au Théâtre Guignol du quai Saint Antoine en 1944-45, mais elle a côtoyé l'artisan, qui tel Gepetto, sculptait les marionnettes pour les frères Neichthausen dans le quartier des émigrés italiens. Emilie Valantin a pu toucher les marionnettes, et à 8 ans, a écrit **Les Haricots Verts du Marquis**, sorte de conte destiné à régler ses comptes avec sa mère. Elle a même forcé sa petite soeur à assister aux représentations. Tout cela est vrai, plus vrai que la vérité vraie.

L'attrance drômoise, elle, lui vient de ses grands-parents paternels : Emilie Valantin est née Guigues, un nom bien drômois puisque c'est celui du fondateur de la Tour de Crest. Son arrière grand-père appartenait à la religion réformée mais sa grand-mère a dû se convertir au catholicisme pour être admise à l'usine de tissage locale. Ils avaient de solides convictions politiques héritées de la Commune, de l'insurrection de Crest et de la révolte contre la tuerie de 1914. Du côté maternel, on note, fait intéressant, un grand-père architecte, assistant de Tony Garnier.

Emilie Valantin est tout à la fois rebelle et docile : rebelle aux goûts ar-

tistiques de ses parents amoureux du nouveau style et de sobriété, alors qu'elle adore les meubles anciens et les fanfreluches. Docile aussi, puisque lorsqu'on l'incite à renoncer aux Beaux Arts et aux travaux manuels, elle approuve : " Tu seras professeur, ma fille ! "



La Drôme

Après des études universitaires, pendant huit ans, Emilie Valantin connaît les charmes de l'enseignement de l'Espagnol à Lyon et en Afrique (1965-1973) - où, détail savoureux, elle rencontre à Pointe Noire, le jardinier du Che. Bien qu'elle s'en défende, c'est une pédagogue novatrice : elle fait chanter et danser ses élèves ; elle leur fait faire de la cuisine espagnole et leur parle de football. De retour dans la métropole, elle se découvre une vocation pour l'alphabétisation en pays sous-développé et suit un stage de formation à Tarare. Mais le Rectorat refuse tout net de la titulariser et lui propose de reprendre sa carrière tout au début au lycée de Bourg-en-Bresse. C'est à son tour de refuser tout net. Les yeux pétillants, elle raconte : " J'ai signé ma démission " - " Mais c'était grave ? " - " Je n'avais pas envie de servir d'exutoire à des élèves. L'adolescence, les Romains l'ont dit bien avant moi, est une maladie ".

Elle s'inscrit à un cours de sculpture de marionnettes organisé par Jeunesse et Sports sous la direction de Robert Bordenave et Mireille Antoine. Les leçons d'expression corporelle, très à la mode, l'ennuient, mais pas les marionnettes !

Et voilà qu'en 1975, fin août, le destin frappe à sa porte : Emilie Valantin suit son mari, nommé directeur de la clinique Kennedy qui vient d'ouvrir à Montélimar. Son père, originaire de Blacons, est ravi de voir sa fille retrouver les racines familiales drômoises.

Emilie Valantin a deux fils alors âgés de 5 et 6 ans, mais n'entend pas pour autant s'enfermer à la maison. Son directeur de stage lui présente Nathalie Roques - aujourd'hui directrice de la compagnie Le Jabron Rouge - une autre marionnettiste....en puissance.



Le Petit Fust

Les deux jeunes femmes sont inconscientes, à moins qu'elles ne soient appelées par leur vocation : " Je n'avais aucune référence, aucune relation, aucune filiation artistique, je n'étais connue d'aucun cours de théâtre, je n'avais que mon goût pour les textes caustiques et la création plastique... ". Elles s'installent 23 rue Cuiraterie (dans la maison jadis occupée par la famille de l'actuel Maire de Montélimar), décident de s'appeler **la compagnie du Théâtre du Petit Fust**, parce qu'elles sont dans le quartier du Fust - les fustiers étant des charpentiers. " Comme le Christ, au grand moment, j'avais 33 ans... ". Le local comporte une vitrine qui ravit nos deux marionnettistes car elles vont pouvoir ainsi montrer à tout le quartier - que dis-je, à toute la ville - ce qu'elles savent faire. En attendant, il faut vivre et Nathalie de 6 h à 10 h du matin manie le balai et le chiffon dans les bureaux de la Mairie, tandis que le pâtissier Escobar leur fait expérimenter gratuitement ses nouvelles spécialités. Bref, elles se sentent intégrées. Un clochard, qui passe et repasse tous les jours, entre et leur dit : " Ils sont jolis vos petits Mickey ! " Suprême injure : elles croyaient apporter l'Art à la ville et l'homme leur révélait brutalement " **le terrible hiatus entre leurs ambitions et la perception qu'en avait leur entourage** ".



Les Fusteries

Emilie et Nathalie l'ont décidé : **elles ne créeront pas pour les enfants.**

Pourquoi ? "Parce que les productions pour enfants déconsidèrent trop souvent les marionnettes et que notre admiration allait à des productions telles que **Le Roi se Meurt** d'Eugène Ionesco par Dominique Houdard à Villeneuve-les-Avignon, ainsi qu'à celles des marionnettistes de l'Est qui, après les pénibles expériences d'Agit-Prop, avaient réussi, dans les années 60 à devenir des artistes aussi officiels et respectés que peuvent l'être ceux de notre Comédie Française. Ils disposaient facilement de 15 manipulateurs pour 3 marionnettes....Nous rêvions".

Chose inouïe, les deux femmes vont voir Jean Claude Blanc, directeur du Centre Culturel Communal et....il accepte leur spectacle ! Emilie Valantin se souvient : " Il y avait un texte de Vasilis Alexakis, **Ne pas se pencher au dehors**, et un conte grivois de la Fontaine, **La Servante Justifiée** : c'était un peu court et sûrement maladroit". Chose encore plus inouïe pour une Lyonnaise, la presse locale, **Le Dauphiné**, est là et Monsieur Amblard salue des débuts prometteurs. **Les Fusteries ont réussi leur lancement** "mais ce sont les enseignants, les amicales laïques, les associations culturelles, les partis politiques - gloire soit rendue aux fêtes du P.C ! - et aussi, dit-elle, la modestie de nos prix, qui vont assurer le succès. Nous n'avions aucun programme pour enfants, mais les enfants venaient et les parents aimaient La Fontaine. Le partenariat, si facile au début, est devenu beaucoup plus difficile lorsque les centres culturels se sont dotés d'animateurs professionnels qui ont cru voir, à tort, des rivaux dans les comédiens".



Un Président d'Honneur

Une compagnie se doit d'avoir des statuts. Maurice Pic, Maire de la ville, Président du Conseil Général, Sénateur et ancien Ministre, était "incontournable". Emilie Valantin raconte : "Il a été affectueux et galant. Je lui

ai dit : C'est d'homme à homme, paroles qu'il m'a souvent rappelées. Il pouvait être séducteur mais il savait aussi vous respecter. Et puis, fin politique, il ne voulait pas rater un parrainage qui pourrait se révéler utile au "socialisme à la Provençale". Il a été de bon conseil, pédagogue, parfait pour rédiger nos statuts. Par la suite, nommé Président d'honneur, il a honoré nos réunions".

"Nous n'avions rien. J'ai dû emprunter à mes parents de quoi nous acheter un magnétoscope. Quand Maurice Pic, triomphant, est venu nous annoncer une subvention de 2000 F du Conseil Général, nous avons été folles de joie. La ville de Montélimar, le Conseil Général, le Conseil Régional (il faut le dire), nous ont toujours aidées, quoique modérément, les cinq premières années".



Le Guignol d'Or

Le Petit Fust devient le grand Fust ! C'est en 1978, la compagnie gagne ses premiers galons à l'étranger, à Zagreb, où fidèle à sa mère espérantiste de toujours, Emilie Valantin présente son spectacle en espéranto. Pierre Simonnet, qui a créé la musique et l'a enregistré sur l'orgue de Viviers, d'ailleurs désaccordé par le froid - l'orgue de l'église Sainte-Croix à Montélimar était encore...en "négociations" - obtient un prix. **Un peu tard et pour le même spectacle, Ariane et Barbe Bleue, Emilie Valantin se voit décerner le Guignol d'Or au festival de la Part-Dieu.**



Joyeux après 166 représentations de Melampous

En 1981, **Melampous** (représenté 160 fois tout de même) est présenté en Islande et François Mitterrand est élu Président de la République. Une de ses premières visites est pour la Drôme et deux de ses sœurs qui résident l'une en Ardèche et l'autre à Mèrindol-les-Oliviers. Une réception est organisée au Relais de l'Empereur. Maurice Pic officie ; il aperçoit Emilie dans la foule, la prend par le bras et la présente au Président : "Emilie Valantin qui vient de remporter le Guignol d'Or". Emilie Valantin rougit, bafouille ; le Président, bon psychologue, la met à l'aise en lui parlant pendant de longues minutes des rapports avec la presse. Quand il s'éloigne, on se précipite sur Emilie Valantin : "Alors ? Raconte ! De quoi avez-vous parlé ?" - "Euh, nous avons parlé du Guignol !". Emilie sourit puis ajoute : "C'est quelque chose que j'ai toujours apprécié ; alors que les élus locaux sont trop souvent accaparés par leurs soucis, leurs contingences et leurs tâches quotidiennes, les grands élus peuvent s'offrir le luxe, quand ils sont en tournée, de vous écouter et d'essayer de comprendre les buts que vous poursuivez. J'ai pu le noter avec François Mitterrand comme avec Barre ou Léotard".



Le Fust devient crédible

En 1983, le Fust mijote ses spectacles dans les cuisines de l'ancien hôpital. Ce n'est pas tout à fait la gloire : "On nous prenait pour des boy-scouts...Les canalisations étaient délabrées, les pianos rouillés ; ça sentait l'huile rance". Pourtant, à la même époque, le

Fust marque des points : il monte **Gayant** en partenariat avec le Ministère de la Culture, l'Hippodrome de Douai et FR3 Lyon. On propose à Emilie Valantin de s'installer à Douai, Evian, Strasbourg. Mais, me confie-t-elle : "J'aime Montélimar et puis l'auto-route, c'est tellement pratique et puis Maurice Pic m'avait promis de beaux locaux".



La marionnette, objet d'art...

"La marionnette est un être multiple
qui tantôt se résume en une tête et des
mains de bois adaptées à un sac d'étoffe,
tantôt devient un objet d'art"

George Sand
Théâtre des marionnettes de Nohant

...à la manière de Polichinelle
[Castelets en Jardins]



Les légendes des photos sont dûes à la
rédaction d'ED.
Nous avons fait figurer entre parenthèses
le titre du spectacle.
Nos remerciements vont à Brigitte Dufflau
et Hubert Charbonnier pour leurs clichés.

Clichés Brigitte Dufflau

...à la manière de Winterhalter

[Traviata]



...à la manière de Grandville

[Mélampous]



Clichés
Hubert Charbonnier



Le Fust à l'attaque : tournée en Inde - Aéroport d'Hyderabad (photo : du Fust)

A la force du poignet – c'est le cas de le dire – le Fust gagne sa crédibilité : en 84, c'est une convention avec le Conseil Régional, en 86, une expo retraçant les dix premières années de création. En 90, deux comédiens professionnels, Jacques Bourdat et Jean Selaviv viennent "tirer la compagnie vers le haut" et le Fust présente **Le Vicomte Pourfendu**. En 91, le Fust décroche sa médaille : il passe "hors commission", ce qui veut dire qu'il obtient le statut de compagnie nationale sous la tutelle directe du Ministère de la Culture. C'est alors, et je le note avec plaisir, que le Fust, se souvenant de la vieille légende celtique de l'homme aux grandes oreilles, s'envole pour Dublin, terre de l'Abbey Theatre, d'Oscar Wilde, de Synge et de Beckett pour présenter **Midas** à Trinity College et à Galway.

"J'ai longtemps eu, c'est Emilie Valantin qui parle, de l'amertume envers les programmeurs parisiens qui ne s'intéressaient pas à moi. La mode culturelle n'était ni au figuratif, ni aux textes. Or moi, j'ai été formée au Guignol, je tiens aux textes et je veux demeurer fidèle à mon premier public populaire des amicales et des associations".



Avignon et l'Odéon

En tout cas, les succès, désormais, se précipitent : En 84, succès au festival "off" d'Avignon avec la **Disparition de**

Pline, qui vaut au Fust d'entrer l'année suivante au festival "in" avec **J'ai Généré et je Générai** (Véritable profession de foi pour Emilie Valantin) et **Castelets en Jardins**, divertissement qu'elle a conçu pour les jardins de Montélimar.

Enfin, Emilie Valantin obtient ce qu'elle voulait depuis toujours : Paris, le théâtre de l'Odéon et des articles élogieux dans **le Monde**, **le Figaro** et **Libé**. "Non pas tellement par ambition que par volonté d'acquiescer pour la troupe une crédibilité professionnelle". Le maire de Valence, pourra s'écrier : "Le Fust est devenu incontournable".



Aujourd'hui et Demain

Le Fust, c'est une Directrice-plasticienne-scénographe-auteur-adaptatrice qui me fait penser à l'expression anglaise "Jack of all trades".

C'est une équipe, c'est une entreprise de 15 personnes dont les recettes assurent 70 % du budget, qui organise des stages de reconversion et pousse l'altruisme jusqu'à embaucher certains de ses stagiaires.

C'est plusieurs spectacles au répertoire, des contrats avec la Région, le National Theater de Berlin, le Festival de Weimar, la participation, pour la première fois en 97, aux Fêtes Nocturnes de Grignan et de nouveau en 98, au Festival d'Avignon.



Alchimie (cliché Daniel Frison)



Castelets en Jardins - 248 représentations (cliché du Fust)

J'évoque avec Emilie Valantin une de ses dernières créations, **Un Cid** (titre modeste) avec des marionnettes de glace et je lui pose la question qu'on a dû lui poser deux cent vingt cinq fois : «Comment vous est venue l'idée de la glace ?» - "C'est un miracle ! Je réfléchissais à un spectacle sur le personnage étonnant du garde-champêtre chargé à Lourdes d'ouvrir et de fermer les grilles de la grotte de Massabielle et je me demandais comment je pourrais faire apparaître et disparaître la Vierge. Le verre, c'était trop lourd et ça ne fond pas ; tout à coup, j'ai pensé à la glace, matériau pur comme de l'albâtre : j'ai pris un glaçon et j'ai vérifié qu'il mettait pour fondre exactement le temps d'une représentation. Oui, mais comment faire les articulations ? Nous avons tout essayé ; rien ne marchait. Finalement, nous avons utilisé du silicone transparent qui ne gèle pas et ne fond pas. Une anecdote : nous stockons nos marionnettes dans les entrepôts frigorifiques de Montélimar et elles gèlent juste assez pour que nous puissions retirer, au début de la représentation, l'eau qui reste à l'intérieur et ainsi alléger le poids.

Le jour de la grande première en Avignon, devant toute la presse et tous nos confrères, nos marionnettes stockées en Avignon, hors du giron montilien, étaient sans doute dépay-sées et trop gelées : elles pesaient plus de 10 kg. Il a fallu les manier à bout de bras en redoutant, à tout moment, le trou noir dans un texte en alexan-drins, pas assez travaillé parce que nous avons dû trop travailler les moules, la glace et le silicone. La ga-lère..."



Rodrigue, as-tu encore de la glace ? (cliché du Fust)

Emilie Valantin termine - car il faut bien terminer - avec la préparation de son prochain spectacle qui sera joué en allemand à Berlin et Weimar, une pièce de Grabbe - auteur traduit par Alfred Jarry - qu'elle a découvert grâce à Bernard Sobel qui présente lui-même, à Genevilliers, **Napoléon et les Cents Jours** du même Grabbe.

«Qu'est-ce que nous allons pouvoir inventer après la glace ?...Aujourd'hui, tout d'un coup, le cap est franchi : je suis passée au festival d'Avignon et à l'Odéon ; la presse parisienne m'a ouvert ses pages culturelles. Je suis devenue culturellement correcte ; ou plutôt non, je suis devenue professionnellement crédible. On admire les "marionnettes fondantes", on trouve mon spectacle «inouï». Le Monde dit que j'ai "peu d'argent et du talent". Mais je n'entends pas me renier. Je tiens à mon devoir d'impertinence».



A l'auteur de cet article de conclure à son tour : ma route a croisé à plusieurs reprises celle du Fust et j'ai été heureux, à mon modeste niveau, de pouvoir l'appuyer dans ses négociations avec des collectivités locales. Ce n'était pas désintéressé, car je crois qu'un département qui a la chance d'héberger une telle compagnie, doit tout faire pour la garder, tout comme **Etudes Drômoises** se devait de lui réserver une place d'honneur dans son numéro sur Montélimar.



Final : les enfants du Fust (cliché du Fust)

...à la manière de Daumier

[L'indifférent]



Clichés Hubert Charbonnier



[Le Vicomte Pourfendu]

Philosophe râclant le réel pour dégager le miroir de l'illusion.

Cliché du Fust

...à la manière du Palais de Glace

[Un Cid]



Cliché Hubert Charbonnier

...à la manière d'Emilie Valantin

[La disparition de Pline]



Cliché du Fust

AMOUR ET DÉSAMOUR : LES DIFFICILES RELATIONS D'EMILIE VALANTIN AVEC SA VILLE D'ADOPTION

Interview d'Emilie Valantin par Jean-François Robert le 20 janvier 1998

— **Jean-François ROBERT**, Professeur Agrégé d'Histoire, enseigne au Lycée Alain Borne de Montélimar. Il préside l'Institut Marius Moutet qui publie un cahier consacré au **Conseil Général de la Drôme de 1945 à 1998**. Il a assisté aux débuts d'Emilie Valantin à Montélimar et est devenu son ami. Dans une interview d'Emilie Valantin, il l'interroge et s'interroge lui-même sur les raisons du décalage entre la perception que les Montéliens ont du Théâtre du Fust et celle qu'en a le monde extérieur.

— **Emilie Valantin** s'est installée en 1975 à Montélimar, au centre ville, dans le quartier du Fust, qui a donné son nom à la compagnie. Ses débuts furent modestes, mais elle a été, de son propre aveu, plutôt bien accueillie. Aujourd'hui, elle est connue et reconnue, en France et à l'étranger, mais un peu boudée dans sa propre ville. Nul n'est prophète en son pays, certes, mais tout en révisitant ce quart de siècle de travail, nous avons réfléchi ensemble aux relations complexes qui unissent ou opposent un créateur à sa ville.



Un accueil plutôt favorable, chaleureux même.

J.F. ROBERT : Quand vous arrivez à Montélimar, vous surprenez d'emblée, par vos exigences : de la marionnette, oui, mais pas comme on l'entendait.

Emilie Valantin : Il y a toujours eu un décalage entre mon ambition de faire du théâtre pour tout public, donc pas limité aux enfants, populaire mais avec des textes forts, classiques ou contemporains, et la perception qu'en a le public. C'est une des sources du malentendu - je dis bien «mal entendu», car je l'ai dit clairement tout de suite, mais ça n'a pas été entendu - et l'ambiguïté a persisté.

J.F.R. : Pourtant, vous trouvez un accueil plutôt favorable ?

E.V. : Oui, et j'en suis reconnaissante à J.C. Blanc, premier Président du Centre Culturel Communal. Rendez-vous compte : je m'installe en août 1975 dans une ville que je ne connais pas, et en novembre, trois mois plus tard, j'y donne mon premier spectacle. Ensuite, M. PIC, le Maire d'alors, m'a apporté son appui : des marionnettes ? une femme ? Il avait quelques doutes, mais à l'issue d'une «conversation d'homme à homme», je crois qu'il a été convaincu.

J.F.R. : C'était à la veille des élections municipales ?

E.V. : Ça a sûrement compté, car M. Pic était à la fois soucieux de ne pas laisser passer quelque chose ou quelqu'un d'intéressant et attentif à ce qui était nouveau ; il y avait à Montélimar, depuis le début des années 70, un renouvellement de la population. Les nouveaux arrivés étaient plus exigeants, ne se contentaient plus des tournées Barret ni des films à soldats - il y avait d'ailleurs un ciné-club qui marchait très fort -, et puis, en 1973, s'était constitué le Centre Culturel Communal, dont les premiers animateurs, parmi lesquels de nombreux professeurs, m'ont beaucoup aidée en faisant qui la musique (P. Simonnet), qui les affiches (Nuswitz), qui les photos (Frison)... j'en passe ; j'ai bénéficié de ce militantisme culturel bénévole.

J.F.R. : Donc, voilà un bon départ : des sous, une promesse de locaux... Comment se fait-il que le train si bien lancé hoquette et brinqueballe ?

E.V. : Je garde un peu la nostalgie de cette époque de militantisme d'amateurs enthousiastes ; je n'ai jamais eu, ensuite, d'aussi bons rapports avec les animateurs professionnels, les «fonctionnaires de la culture», qui cherchent toujours à être dans le vent, et pour qui, programmer des marionnettes ne fait pas sérieux.

J.F.R. : Et le public ?

E.V. : J'ai beaucoup tourné, à l'époque, dans les petites fêtes locales, celles du parti communiste en particulier ; ils ne comprenaient pas toujours ce que je voulais faire, mais ils me prenaient comme j'étais et je leur en sais gré.

Distances...

J.F.R. : On arrive au début des années 80 : la municipalité vous soutient-elle toujours ?

E.V. : Oui et non. J'ai été invitée avec quelques «happy few» au Relais de l'Empereur, et présentée au Président de la République F. Mitterrand, lors de sa visite à Montélimar, en juin 1981. En même temps, j'ai attendu des locaux jusqu'en 1983, et là, on s'est installé dans les cuisines de l'ancien hôpital, sales, pleines de graisse...

J.F.R. : Essayons de comprendre. Pourquoi cette dégradation des relations ?

E.V. : Le tissu militant s'était défilé et la demande était moins pressante. Qu'est-ce qui pousse, au fond, un élu à soutenir un créateur, sinon l'idée qu'il va en retirer un bénéfice en terme électoral ou en terme d'image. Les marionnettes, ce n'est pas assez noble pour certains.

J.F.R. : Je me demande s'il n'y a pas autre chose : les élus aiment bien avoir sous la main ceux ou celles qu'ils protègent. Or vous, à peine posée, vous vous envoliez à Charleville, à Lyon, à Douai. N'y a-t-il pas un peu de désamour de leur part et, même, plus généralement, de la population, comme un reproche d'ingratitude ?

E.V. : Peut-être, mais, d'un autre côté, je fais connaître la ville à l'extérieur : le Fust joue en Avignon, à l'Odéon, en Amérique latine, en Asie. Les élus n'y sont pour rien ; et puis nous assurons 70 % de nos recettes par nous-mêmes. Nous ne sommes pas sans cesse à tendre la sébile.

J.F.R. : Où en êtes-vous aujourd'hui ?

E.V. : Après l'ancien hôpital, d'où il a fallu déménager en catastrophe, nous nous sommes

installés «provisoirement» à la chapelle des Carmes, en 1988. Regardez l'état des lieux : en 1993, un incendie, dont on voit encore les traces, a détruit nos archives.

J.F.R. : N'avez-vous pas eu le projet de vous installer au cœur de la ville, près du Centre Gérard Philippe ?

E.V. : En 1986, des crédits de la Région ont été votés pour l'aménagement de la chapelle des Pénitents Blancs, qui nous était destinée. Nous y avons même séjourné un moment, mais le projet n'a jamais été réalisé. Aujourd'hui, ce lieu doit être transformé en salle de cinéma d'Art et Essai, après avoir été promis à une association qui la voulait pour y faire des expositions. Quelle logique dans cette succession ?

J.F.R. : Et vous ?

E.V. : Nous restons aux Carmes. Un projet existe, avec deux salles de répétition, dont une servirait d'école. Mais ce projet bouge encore. Quand sera-t-il réalisé ?

J.F.R. : Finalement, vous travaillez ici dans l'inconfort et peut-être l'insécurité, vous êtes peu programmée. On sent de la méfiance entre vous et la municipalité, entre vous et les décideurs culturels locaux. Vous avez beaucoup de succès à l'extérieur. Qu'est-ce qui vous pousse à rester à Montélimar ? Avez-vous eu des propositions ailleurs ?

E.V. : J'ai pensé partir... Mais, dans le fond, je trouve beaucoup d'avantages ici : un terrain «décodé» par le travail réalisé depuis vingt ans, des amis qui me soutiennent, des locaux en mauvais état, certes, mais vastes, la qualité de vie dans une ville moyenne et la situation géographique, très pratique quand on se déplace beaucoup. Chaque fois que j'ai eu des propositions pour aller ailleurs, j'étais en pleine création, donc incapable à ce moment de bien y réfléchir. Enfin, le Ministère et la D.R.A.C. jouent la décentralisation : ils sont plutôt contents d'avoir à Montélimar une troupe comme la nôtre, qui leur sert de point d'appui.

J.F.R. : Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter d'ici deux ans, c'est à dire pour vos vingt-cinq ans montéliens ?

E.V. : L'aboutissement du projet d'aménagement des Carmes, et puis la réalisation d'un lieu - ici ? - où nous pourrions montrer aux montéliens et aux touristes les fruits de notre travail, environ un millier de marionnettes à ce jour.